

Comment on cueille la faïne à Plagne (Comme o requé la faïn-ne à Pyaïn)

Les pâturages de la commune de Plagne (*Les tchampayes de la commune de Pyaïn*), surtout celui *aux* vaches, sont *emplantés tout le large* (*sont épyantès tot le lèrdge*) de bien gros hêtres (*faetés*). Les étrangers de passage ne peuvent se lasser de les regarder, tellement ils sont majestueux avec leurs fûts puissants et leurs branches vigoureuses généreusement déployées. Or, ce sont précisément ces hêtres qui portent la faïne. Les années où la récolte s'annonce abondante, on la met à ban* (*o la mét à ban*). Personne alors n'oserait en ramasser avant qu'elle ne soit bien mûre (*baïn mayérte*). Enfin, quand la saison est là (*quand la saïjon ét li*), on se concerte *en commune** pour décider (*por djôbyè*) comment il conviendra de s'y prendre. Une fois que le jour est fixé, on répartit les ménages en escouades (*les ménèdges o-n éscouèrdes*) d'après les maisons et les quartiers* du village. Il y a ainsi l'escouade du Coin* *Dessus* (*du quèrre dechus*), celle de la Citerne (*cé de la citerne*), celle du Milieu du village (*du mitan du v'lèdge*), l'escouade du Cabaret (*du cabarét*), celle du Coin *Dessous* (*du quèrre dedô*), et d'autres encore en fonction des ménages qui ont envie de faire provision de faïne. Il est bien rare (*Al ét mante rè*) que tous les foyers ne soient représentés; ceux qui n'ont pas le temps d'aller cueillir eux-mêmes cèdent leurs droits à d'autres.

Les escouades comptent de dix à douze personnes. Dans chacune il y a un homme (*a y a é-n homme*) qui est désigné comme frappeur (*désignie comme coquou*), et deux autres comme vanneurs (*van-nous*); le reste du groupe, ce sont des femmes ou bien des filles (*des fonnes ou baïn des baessattes*).

Chaque ménage de l'escouade fournit un drap (*yeceû*) ou encore un *fleurier**. Plusieurs pièces sont alors cousues ensemble par les femmes de manière à couvrir une grande surface sous les frondaisons.

Quand tout a été convenablement apprêté, on s'en va tôt matin *contre** le pâturage où se trouvent les *perches** à faïne (*se trovot les pèrtches à faïn-ne*), chacun avec un sac vide, sa marmite de soupe (*sa marmite de sope*) et son sac de pain (*son sachat du pan*).

Arrivées sur place, les escouades choisissent leurs foyards* et se mettent à l'ouvrage. Le frappeur monte sur l'arbre avec un grand marteau (*monte chu l'èbre avae aïn grôs marté*) ou une hache à tête (*éne hatchatte à tête*);

les femmes étendent les draps cousus ensemble, en les tenant soulevés par les coins et les côtés (*par les quèrres apeû les rives*); le frappeur leur crie depuis la perche comment elles doivent se placer pour être droit dessous la branche (*por être draet dedô la brantche*) qu'il va frapper. La faïne, si elle est bien mûre (*La faïne, s'y ét baïn mayérte*), tombe alors comme de la petite grêle (*guernatte*), hors des gousses dans les draps (*feû des tchyos dans les yeceûs*).

Il faut entendre le frappeur, perché en équilibre sur sa branche, jurer, tempêter quand les femmes ne tiennent pas les draps comme il l'entend: « Allons! tirez sur *bise-minuit** bigre de bavardes (*Allons! tiries chu bije-maïn-neût, bougre de taques*)! Regardez voir où vous êtes, tonnerre (*Ravisèz vae ouve vos êtes, tonnerre*)! La moitié de la faïne tombe à côté des draps (*La mitan de la faïn-ne tchaet de côte les yeceûs*)! Réveille-toi voir, Madelon, tu laisses tomber ton coin (*Révaye-te vae, Mad'lon, te laches tchae ton quèrre*)! »

A mesure qu'il saute d'une branche sur une autre, il faut impérativement que les femmes le suivent sous la perche, ce que la grandeur (*la grôssou*) des draps et la configuration du terrain rendent parfois malaisé. C'est alors qu'il se fâche pour tout de bon. Quand les draps s'alourdissent, on verse la faïne recueillie dans les vans que les vanneurs vident dans les sacs (*vudot dans les sas*). Sur ces entrefaites, ils ont fait du feu pour réchauffer la soupe, et aussi pour que les femmes n'aient pas trop froid en prenant les *dix** (*que les fonnes n'aïnt pè trop fraed o prognant les dies*).

Après le dîner, on s'accorde un moment de détente. On tente avec les draps d'envelopper un vieil homme (*de r'vaedre aïn véye homme*) avec une jeune fille, ou bien un garçon (*bouebe*) avec une vieille femme et on les



Les étrangers de passage ne peuvent se lasser de les regarder, tellement ils sont majestueux.



A mesure qu'il saute d'une branche sur une autre, il faut impérativement que les femmes le suivent sous la perche...

roule en bas un crêt (*o les berdôle avô aïn crêt*). C'est alors que l'on rit à se tenir les côtes (*à se t'ni les côtes*). La plupart du temps, tout le monde prend cela *sur la rise*, c'est-à-dire pour rire, avec bonne humeur, mais, malgré tout, certains renâclent à accepter cette tradition immémoriale et se fâchent pour tout de bon : gare à eux ! ils peuvent être certains d'y repasser le lendemain (*le lod'man*).

On se taquine aussi un peu d'escouade à escouade. Ceux qui ont fait une récolte abondante se moquent des moins bien pourvus, mais cela ne tire jamais à conséquence, au contraire, chacun en définitive est encouragé à travailler pour en recueillir le plus possible (*por o r'quédre le pus pôssibye*).

Le soir (*Le sér*), tout le monde revient au village en chantant, son sac de faîne sur le dos, que l'on va vider dans les cuves à la chambre de commune et que, après souper, l'ambourg partage avec une mesure (*l'amborg partadge avae éne meûjure*) qui représente un boisseau*. Les frappeurs en obtiennent un quarteron* de plus que les autres pour la peine supplémentaire qu'ils ont eue et les risques qu'ils ont courus.

Une fois que l'on a fini de frapper la faîne, ou bien qu'elle est toute tombée des foyards, les femmes prennent des râteaux et des balais pour la ramasser (*des rêtés apeû des écouvés por la ramèssê*). Pour commencer, on râtelles les feuilles et les ramilles par-dessus la faîne, puis on nettoie le terrain avec des balais de bouleau un peu raides. Cette faîne rassemblée est vannée, vidée dans des sacs et ensuite partagée comme la première (*partadgie comme la première*). Suivant le temps qu'il fait et la faîne qu'il y a, cette besogne (*ceulle bésogne*) dure plus ou moins longtemps (*pus ou maîns londj'mot*), mais quand on trouve qu'il ne vaut plus la peine d'y aller de commune, on la met à la rape (*o la rèpe*), cela signifie que chacun peut en ramasser pour son propre compte.

C'est bien alors qu'il y en a qui travaillent, oui ! qui vont avant l'aube faire du feu pour garder les foyards, et puis pour être les premiers quand le jour vient (*les permies quand le djor vaînt*). Une fois qu'on a la faîne à la maison, on n'est de loin pas au bout de ses peines, on n'est rien prêt (*o n'ét ro prêt*) ; il faut encore la vanner une fois, surtout celle qui a été balayée. Il faut la cribler, la trier et la sécher avant qu'on puisse la mener à l'huilerie (*la m'nê o l'heûl'rie*).

La faîne donne donc bien du mal, mais elle sait récompenser ceux qui l'ont ramassée. Combien de ménages n'en tirent-ils pas un large bénéfice ! Son huile, qui ne rancit que très difficilement, peut servir à cuisiner ; elle remplace la graisse de porc aussi bien que le beurre (*la graiche de porc ache baîn que le buerre*) ; elle peut entrer dans l'éclairage et la fabrication du savon, et puis il y en a qui vendent la faîne un bon prix (*que vodot la faîn-ne aîn bon prie*). C'est donc autant de trouvé puisqu'à la saison de la cueillette, la nature s'étant apaisée, les gens ont le temps d'y aller.

« Maintenant que je vous ai raconté comment on cueille la faïne, je veux aller souper. Il sent bon par la cuisine, je compte que ma femme a fait des beignets à l'huile de faïne (*Mit'nant qu'i vos è r'contè commé o r'qué la faïn-ne, i v'allê marodê, a quyère bon par l'ôtô, i compté qu'ma femme a fait des b'gnats o l'huile de faïn-ne*). »

Frappeur ou «coquou», un métier périlleux

Pendant la 1ère guerre mondiale, un garçon du village dans la préadolescence, Eric Grosjean, avait été requis pour fonctionner comme coquou dans la cueillette à la faïne. Alors qu'il était juché sur la grosse branche qu'il devait débarrasser de ses fruits, celle-ci vint à se rompre brutalement. L'enfant, précipité dans le vide, se retrouva gisant sur le sol, les deux bras cassés à la hauteur des poignets. Les os totalement rompus formaient une bosse sous la peau. La jeune victime s'était relevée. Une vieille femme de l'escouade s'approcha, s'empara des deux poignets fracturés et, du pouce et de l'index, remit les os à leur place. Une grosse bande serrée solidement paracheva l'opération. Quelques jours plus tard, moyennant certaines précautions, tout était rentré dans l'ordre sans autre intervention.



Introduction

RAYMOND BRUCKERT

TEXTES D'ORIGINE, FRANÇAIS ET PATOIS, D'ALFRED GROSJEAN

Les veillées de jadis en Bas-Erguël

Alfred Grosjean⁴ a communiqué en 1904 *Deux morceaux en patois de Plagne* au *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Le document, bilingue, comporte 58 pages d'une petite écriture serrée, le texte patois à gauche, sa traduction française à droite. Une remarque figure en couverture: *Le texte français, étant la reproduction mot à mot du texte patois, ne doit pas être considéré comme une traduction; il n'a donc aucun style & renferme une quantité de fautes de français & d'expressions qui ne seraient pas tolérées.*

En novembre 1905 s'achève la rédaction également bilingue de 39 pages intitulées *Anecdotes du temps passé*. L'auteur réitère son avertissement: *La traduction en français est faite mot à mot (...)*. Un mois plus tard, il met la dernière main à 49 pages de nouvelles anecdotes, en deux livraisons, l'une de 35 pages, l'autre de 14, soit au total 146 pages entre 1904 et fin 1905.

Ce qui nous a d'emblée fasciné – le mot n'est pas trop fort – c'est la richesse du document qui fourmille d'éléments sociologiques et ethnographiques, de régionalismes, de faits divers, de gestes apparemment insignifiants qu'Alfred Grosjean, bourgeois de Plagne et observateur perspicace de son milieu, avait consignés scrupuleusement. Nous redécouvrons donc, en ce début du *xxi*^e siècle, la diversité du terroir d'une communauté montagnarde de jadis qui, en dépit de ses contacts avec l'extérieur, pratiquait encore largement l'autarcie.

Des impératifs de bonne lisibilité nous ont incité, comme le suggérait déjà Alfred Grosjean, à réaménager et corriger la version française, publiée intégralement. N'étant pas une édition critique, elle ne vise fondamentalement qu'à restituer dans toute la saveur du texte et des situations l'esprit d'une époque et à exhumer par de nombreuses citations patoises l'idiome plagnard tombé dans l'oubli, hormis quelques expressions isolées encore en usage chez les aînés.

La structure orthographique des extraits de francoprovençal a été remaniée par Christelle Godat, rédactrice au *Glossaire des patois de la Suisse romande*, qui s'est inspirée de l'orthographe française afin d'en faciliter la lecture. VA

⁴ Voir Appendice p. 156